

« Chacun rêve de changer
L'HUMANITÉ,
mais personne ne pense à se changer
LUI-MÊME. »

Léon Tolstoï

<http://poemescitations.over-blog.com/>

**Le moins connu mais
néanmoins sublime chez
Léon Tolstoï**



Publication **Résistance71** en Septembre & Octobre 2017

<https://resistance71.wordpress.com/>

Version PDF réalisée par **JBL1960** Octobre 2017

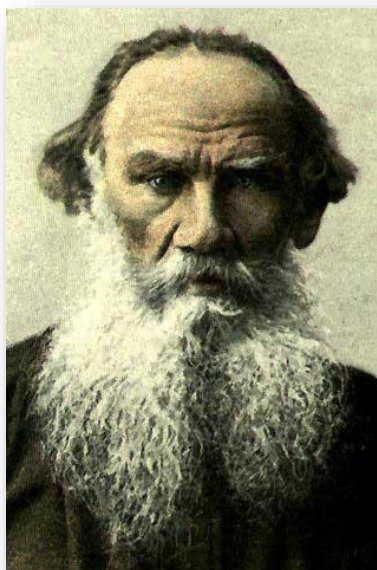
www.jbl1960blog.wordpress.com

Disponible ► <https://jbl1960blog.wordpress.com/les-pdf-de-jbl1960/>

Résister à l'État, son oppression et monopole de la violence...

Réflexions lumineuses de Léon Tolstoï

<https://resistance71.wordpress.com/2017/09/26/resister-a-letat-son-oppression-et-monopole-de-la-violence-reflexions-lumineuses-de-leon-tolstoi/>



Un texte époustouflant et lumineux de Léon Tolstoï, publié en 1900 et qui est toujours on ne peut plus d'actualité, pour la simple et bonne raison que nous, les peuples, n'avons toujours pas adressé ces questions fondamentales... Quand le ferons-nous ? N'est-il pas grand temps ? ...

Nous allons publier trois autres textes de cette veine de Tolstoï, auteur et penseur prolige, peu connu en dehors de ses romans (« Guerre et Paix », « Anna Karénine », « Les cosaques » etc...), mais qui a en fait plus écrit sous forme de nouvelles, d'essais et d'une grande correspondance éclectique et internationale, que sous la forme de roman. (Re)découvrir Tolstoï le penseur et essayiste est vital de nos jours.

~ Résistance 71 ~

Tu ne tueras point

Léon Tolstoï

Écrit et publié en 1900

Quand on exécute, suivant les formes de la justice des rois : Charles Ier, Louis XVI, Maximilien du Mexique, ou quand on les égorge lors d'une révolution de cour : Pierre III, Paul Ier, divers sultans, shahs et empereurs de Chine, ce sont là des faits qu'on passe généralement sous silence. Mais lorsqu'on les supprime sans l'appareil de la justice et non pendant les révolutions de cours, tels : Henri IV, Alexandre II, l'Impératrice d'Autriche, le shah de Perse, et, récemment, le roi Humbert, ces meurtres provoquent, parmi les empereurs, les rois et leur entourage, l'indignation et la surprise générales, comme si ces souverains eux-mêmes ne participaient pas à des assassinats, n'en profitaient pas et ne les ordonnaient pas.

Pourtant, les rois assassinés, même les meilleurs, comme Alexandre II et Humbert, étaient auteurs ou complices du meurtre de milliers et de milliers d'hommes qui périrent sur les champs de bataille ; quant aux souverains mauvais, c'est par centaines de mille et par millions qu'ils ont fait périr les hommes.

La doctrine du Christ abolit la loi : « Œil pour œil, dent pour dent. » Mais les hommes qui professaient toujours cette loi et qui s'y conforment aujourd'hui encore, l'appliquent dans des proportions effrayantes sous forme de châtiments isolés ou s'exterminent pendant les guerres, et ne rendent pas seulement œil pour œil, mais, sans aucune provocation, ordonnent l'assassinat de milliers d'êtres. Ces hommes n'ont pas le droit de s'indigner qu'on leur applique cette loi à leur

tour, et dans une proportion si infime qu'on compterait à peine un empereur ou un roi sur cent mille, peut-être un million d'individus tués par leur ordre ou avec leur consentement.

Loin de s'indigner du meurtre d'un Alexandre II ou d'un Humbert, les souverains doivent plutôt s'étonner, de ce que ces assassinats soient si rares, en raison de l'exemple constant et universel qu'ils en donnent eux-mêmes. Les masses populaires sont comme hypnotisées : elles ne comprennent pas la signification de ce qui se passe devant elles. Elles voient les monarques ou les présidents se préoccuper constamment de la discipline militaire, des revues, parades et manœuvres auxquelles ils assistent et dont ils tirent vanité ; des hommes accourent en foule pour voir leurs frères, affublés de vêtements bigarrés et brillants, transformés en machines, qui, au son des tambours et des trompettes et au commandement, exécutent simultanément un même mouvement sans en comprendre la signification.

Cette signification est pourtant simple et claire : ce n'est autre chose que la préparation à l'assassinat ; c'est l'abrutissement des hommes pour en faire des instruments de meurtre.

C'est l'occupation favorite et vaniteuse des seuls empereurs, rois et présidents. Or, ce sont eux qui, devenus les professionnels de l'assassinat, qui portent des uniformes militaires et des instruments de meurtre, ce sont eux qui s'indignent lorsqu'on tue l'un d'entre eux !

L'assassinat des souverains, tel celui tout récent du roi Humbert, [1] n'est pas horrible par la cruauté du fait lui-même. Les actes commis dans le passé par les rois et empereurs : la Saint-Barthélemy, les guerres de religion, la répression impitoyable des révoltes de paysans, autant que les exécutions gouvernementales actuelles, le martyre subi dans les prisons cellulaires et les compagnies de discipline, la pendaison, la guillotine, la fusillade et le carnage pendant les guerres, ne sauraient, par leur cruauté, être comparés aux attentats commis par les anarchistes.

Les crimes des anarchistes ne sont pas précisément effrayants, parce que ceux qui en sont victimes n'ont pas mérité leur sort. Si Alexandre II ou Humbert n'ont pas mérités d'être assassinés, les milliers de Russes qui ont péri sous Plevna, et d'Italiens en Abyssinie, l'avaient encore moins mérités.

Si les meurtriers des rois agissent sous l'influence d'une indignation personnelle, provoquée par les souffrances d'un peuple opprimé, ce dont ils jugent coupables un Alexandre, un Carnot ou un Humbert, ou s'ils agissent par un sentiment de vengeance, leurs actes, pour si immoraux qu'ils soient, sont compréhensibles. Mais une question se pose : comment les anarchistes ne peuvent-ils imaginer rien de mieux pour améliorer le sort des peuples que l'assassinat d'hommes dont la disparition est aussi vaine que si l'on coupait la tête à ce monstre fabuleux sur lequel une nouvelle tête repoussait à la place de l'ancienne ?

Alors, à quoi bon les tuer ?

Il suffirait de se remémorer que la même oppression, les mêmes guerres ont eu lieu de tous temps, sous n'importe quel chef de gouvernement : Nicolas ou Alexandre, Frédéric ou Guillaume, Napoléon ou Louis, Palmerston ou Gladstone, Mac Kinley ou tout autre, et l'on comprendrait que ce n'est nullement tel ou tel chef qui est spécialement cause des fléaux dont souffrent les peuples. Ces fléaux sont la conséquence d'une organisation sociale unissant tellement tous les membres de la société que tous subissent le joug de quelques hommes, le plus souvent d'un seul, et qui sont à tel point pervertis par leur pouvoir monstrueux, mettant, sous leur direction la vie de millions d'individus, qui se trouvent comme dans un état morbide, et sont possédés de la manie des grandeurs, ce dont on ne s'aperçoit pas, uniquement en raison de leur haute situation.

Dès leur enfance et jusqu'à la tombe, ces hommes sont environnés d'un luxe effréné et vivent dans une atmosphère de mensonge et d'hypocrisie qui l'accompagne. Leur éducation, toute leur activité n'ont qu'un but : l'étude des circonstances dans lesquelles furent commis les assassinats dans le passé, des meilleurs procédés de meurtre à notre époque et de la préparation de ces meurtres. Ils ne cessent de porter sur eux les instruments de la destruction : sabres ou épées ; ils s'affublent de toutes sortes d'uniformes, font passer des revues et des parades, se font des visites et des présents sous forme de décorations ou de titres militaires ; et non seulement personne n'appelle de son véritable nom ce qu'ils font, ne leur dit qu'il est odieux et criminel de se préparer à l'assassinat, mais ils reçoivent encore des encouragements et des félicitations. À chacune de leurs sorties, à toute revue de troupes qu'ils passent, une foule enthousiaste les suit, et ils croient que c'est le peuple tout entier qui approuve leur conduite.

Les seuls journaux qu'ils lisent et qui leur semblent l'expression des sentiments de toute la nation ou de ses meilleurs représentants, exaltent de la façon la plus servile leurs paroles et leurs actes, si stupides et si mauvais qu'ils soient.

Leur entourage, tant hommes que femmes, prêtres et laïques, tous ceux qui font bon marché de la dignité humaine, cherchent à l'envi à les encourager par la flatterie la plus raffinée, à les tromper sans leur laisser la possibilité de s'apercevoir du mensonge qui entoure leur existence. Ils peuvent vivre cent ans et ne jamais voir un seul homme réellement libre, n'entendre jamais la vérité. Parfois on frémit d'horreur en écoutant leurs paroles et en voyant leurs actes ; mais, si l'on réfléchit un instant à leur situation, on comprend qu'à leur place, tout autre agirait de même. Un homme sensé, qui se trouverait dans cette position, ne saurait prendre raisonnablement qu'un seul parti : s'en aller. S'il demeurait, il ferait comme eux.

On se demande, en effet, ce qui doit se passer dans la tête d'un Guillaume, — homme borné, d'instruction médiocre, vaniteux et n'ayant d'idéal que celui d'un hobereau allemand, — lorsque chacune de ses bêtises ou de ses vilénies est saluée par un hoch enthousiaste et commentée par la presse universelle, comme un événement de haute importance ? S'il dit que, sur un signe de lui, ses soldats doivent tuer jusqu'à leurs pères, on crie : « Hurrah ! » S'il dit que l'Évangile doit être répandu à coups de poing ganté de fer : « Hurrah ! Hurrah ! » Encore s'il ordonne aux troupes qu'il envoie en Chine de ne pas faire quartier. Et, au lieu de l'enfermer dans une maison de correction, on vogue vers la Chine pour exécuter ses ordres.

Ou bien, c'est Nicolas II, de nature, pourtant modeste, qui commence son règne en déclarant à des anciens, hommes vénérables, que leur désir de gérer leurs propres affaires comme ils l'entendent n'est qu'un rêve insensé. Et les journaux qu'il lit, les hommes qu'il voit, l'approuvent et exaltent ses vertus. Il propose un projet de désarmement universel, enfantin et illusoire, et, en même temps, il augmente le nombre de ses soldats ; pourtant, on ne tarit pas d'éloges sur sa sagesse et sur ses vertus. Il offense et martyrise, sans nulle raison et sans la moindre nécessité, tout un peuple, les Finlandais, et il n'en est pas moins loué. Il organise enfin un carnage insensé en Chine et cela en opposition avec son propre projet de paix universelle ; pourtant, on vante de toute part et ses triomphes sanguinaires et sa fidélité à la politique pacifique de son père.

Aussi, doit-on se demander ce qui se passe dans la tête et dans le cœur de ces hommes ?

On peut dire que l'oppression des peuples et l'iniquité des guerres ne sont le fait ni des Alexandre, ni des Guillaume, ni des Himbert, ni des Nicolas, qui organisent ces meurtres, mais bien de ceux qui les ont placés et les maintiennent dans la position de dispensateurs de la vie humaine.

Aussi, ne sert-il de rien de tuer des Alexandre, des Nicolas, des Guillaume et des Humbert. Il faut simplement cesser de soutenir l'organisation sociale qui les engendre. Or, le régime actuel n'est maintenu que grâce à l'égoïsme et à l'abrutissement des hommes qui vendent leur liberté et leur honneur, en échange de mesquins avantages matériels.

Telle est la conduite des hommes qui sont placés sur les degrés inférieurs de la hiérarchie sociale, en partie parce qu'ils sont abrutis par une éducation faussée, en partie en raison de leur intérêt personnel, mais au bénéfice de ceux qui sont placés à un degré supérieur. De même agissent ceux qui se trouvent à un degré plus élevé de la société, pour les mêmes causes, en vue des mêmes avantages, et au bénéfice de ceux qui sont placés encore plus haut. Aussi atteint-on les plus hauts degrés de l'échelle sociale, jusqu'aux personnes, — ou à la personne, — qui se trouvent au sommet du cône et qui n'ont, — ou qui n'a, — plus rien à acquérir ; pour ceux-ci, l'unique motif d'agir est l'ambition et la vanité, et ils sont à ce point abrutis et corrompus par leur pouvoir discrétionnaire sur leurs semblables, par la courtisanerie et l'hypocrisie de leur entourage, que, tout en faisant le mal, ils sont absolument convaincus de leur rôle de bienfaiteurs de l'humanité. Les nations, qui sacrifient leur dignité au profit de leurs intérêts matériels, donnent par cela même naissance à des hommes qui ne peuvent se conduire autrement qu'ils le font. Pourtant ces nations s'irritent contre les actes stupides ou méchants des maîtres qu'ils s'imposent. Or, les châtier, c'est fouetter des enfants qu'on a soi-même pervertis.

La solution est donc bien simple. Pour faire disparaître le joug qui pèse sur les peuples et les guerres inutiles, pour faire taire l'indignation contre ceux qui semblent en être les auteurs, et pour qu'on cesse de les tuer, il suffirait de peu : comprendre les choses telles qu'elles sont, les appeler par leur nom : dire qu'une troupe en armes est un instrument d'assassinat, que

l'organisation de l'armée, œuvre à laquelle président avec tant d'assurance les chefs d'États, est la préparation au meurtre.

Que tout empereur, roi, ou président de république se rende compte que sa fonction de chef de l'armée n'est nullement honorable, ni importante, comme le lui font croire ses courtisans, mais, au contraire, nuisible et honteuse ; que tout honnête homme comprenne que le paiement de l'impôt affecté à l'entretien et à l'armement des soldats et, plus encore, que servir personnellement dans l'armée ne constituent pas un acte indifférent, mais bien immoral et honteux, et, aussitôt, l'arbitraire des empereurs, rois et présidents ; qui nous indignent tant et qui provoquent leur assassinat, disparaîtra de lui-même.

Il ne sert donc de rien de tuer les Alexandre, les Carnot, les Himbert et autres ; ce qu'il faut, c'est les convaincre qu'ils sont eux-mêmes assassins, mais surtout ne pas leur permettre de tuer, ou refuser de tuer sur leur ordre.

Si les hommes n'agissent pas encore ainsi, c'est simplement parce que les gouvernements, mus par l'instinct de la conservation, les maintiennent dans un état d'hypnose. C'est pourquoi il faut chercher à empêcher les meurtres auxquels se livrent les chefs d'États et à mettre un terme aux tueries entre les peuples, non par d'autres assassinats, — car, au contraire, ils ne font qu'accroître l'hypnose, — mais en provoquant le réveil qui détruira cette hypnose.

C'est ce que j'ai tenté de faire dans ce court article.

https://fr.wikisource.org/wiki/Tu_ne_tueras_point



Société contre l'État et son monopole de la violence : L'opinion publique comme pouvoir ultime (Léon Tolstoï)

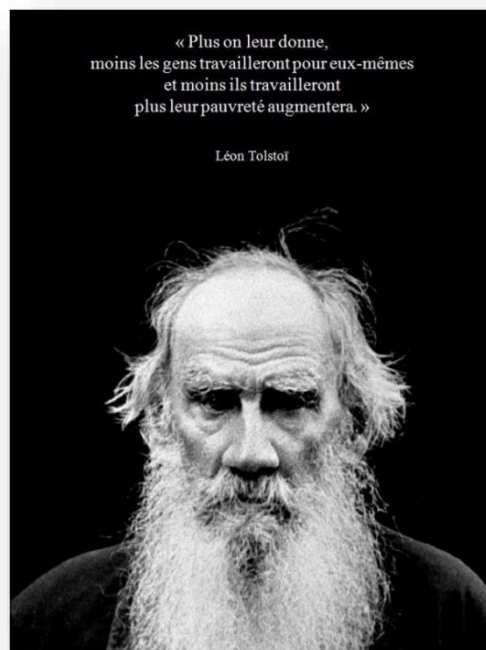
<https://resistance71.wordpress.com/2017/09/28/societe-contre-letat-et-son-monopole-de-la-violence-lopinion-publique-comme-pouvoir-ultime-leon-tolstoi/>

Nous ne partageons pas le côté religieux de Tolstoï, mais son approche est intéressante dans la mesure où, de son propre aveu, il fut nihiliste pendant plus de trois décennies, pour finalement trouver une voie épurée du christianisme. Il est intéressant également de considérer un angle anarchiste au christianisme. Il est dit par certains que le "Christ" (dont l'existence historique est des plus aléatoires...), fut le premier anarchiste ; comment l'eût-il pu en étant asservi à une "volonté divine" ? Néanmoins, certains préceptes et principes peuvent être vu comme une forme "d'anarchisme" si on fait abstraction du référent permanent à "l'autorité divine suprême"... Mais le peut-on ?... Le texte ci-dessous est un extrait du livre de Tolstoï "Le salut est en vous" (1893), qui a au moins le mérite de fustiger toutes les églises et les réduit au rang de pseudos.

Quand on lit ce Tolstoï-là, il nous fait penser au grand réalisateur russe Andreï Tarkovski, dont le panthéisme cinématographique atteint une dimension épique, quasi "tolstoïenne" dans un de ses chefs-d'œuvre : "Andreï Roublev" (1966), Tarkovski qui disait entre autre que "c'est évident que l'art est incapable d'enseigner quoi que ce soit à qui que ce soit, car en quatre mille ans, l'humanité n'a rien appris du tout..." Pour apprendre, il faut essayer de s'immiscer dans l'origine et lâcher prise...

L'angle d'approche de Tolstoï est intéressant... Indubitablement...

~ Résistance 71 ~



Inutilité de la violence pour faire disparaître le mal

Léon Tolstoï

Extrait du "Salut est en vous" (1893)

Alphonse Karr, un écrivain français oublié aujourd'hui, a dit un jour en essayant de prouver l'impossibilité de l'abolition de la peine de mort : « Que messieurs les assassins commencent par nous donner l'exemple. » Et j'ai souvent entendu ce mot d'esprit cité par des personnes qui croyaient vraiment qu'elles utilisaient un argument convaincant et sensé contre la suppression de la peine de mort. Cependant, il n'y a pas de meilleur argument contre la violence des gouvernements.

« Que les assassins commencent en nous donnant l'exemple, » disent les défenseurs de l'autorité du gouvernement. Les assassins disent la même chose, mais avec plus de justice. Ils disent : « Que ceux qui se sont placés eux-mêmes comme professeurs et guides nous montrent l'exemple par la suppression de l'assassinat légal, et nous les imiterons. » Et ils ne disent pas cela en guise de provocation, mais très sérieusement, car tel est en réalité la situation.

«*Nous ne pouvons pas cesser d'utiliser la violence alors que nous sommes entourés par ceux qui commettent des actes de violence.*» Il n'y a pas de barrière plus insurmontable à l'heure actuelle contre le progrès de l'humanité, et l'établissement d'un système qui sera en harmonie avec sa conception actuelle de la vie, que cet argument erroné.

Ceux qui ont des positions d'autorité sont pleinement convaincus que les hommes doivent être influencés et contrôlés par la force seule, et par conséquent, pour préserver le système actuel, il n'hésite pas à l'employer. Et cependant, ce même système n'est pas supporté par la violence, mais par l'opinion publique, l'action de laquelle est compromise par la violence. L'action de la violence est en fait d'affaiblir et de détruire ce qu'il cherche à supporter.

Au mieux, la violence n'est pas employée comme un véhicule pour les ambitions de ceux dans des places élevées, condamnés dans la forme inflexible que l'opinion publique a probablement répudié et condamné il y a longtemps ; mais il y a cette différence, qu'alors que l'opinion publique rejette et condamne tout acte qui est opposé à la loi morale, la loi supportée par la force répudie et condamne seulement un nombre limité d'actes, semblant ainsi justifier tout actes d'un tel ordre qui n'ont pas été inclus dans sa formule.

Depuis le temps de Moïse, l'opinion publique a considéré la cupidité, la luxure et la cruauté comme des crimes, et les a condamnés comme tels. Elle condamne et désavoue chaque forme que cette cupidité peut prendre, non seulement l'acquisition de la propriété d'un autre homme par la violence, la fraude et la ruse, mais aussi l'abus cruel de la richesse. Elle condamne toute formes de luxure, que ce soit l'impudicité avec une maîtresse, une esclave, une femme divorcée, ou avec sa femme ; elle condamne la cruauté non seulement envers les êtres humains mais envers les animaux. Alors que la loi, basée sur la violence, s'attaque seulement à certaines formes de cupidité, telles que le vol et la fraude, et certaines formes de luxure et de cruauté, telles que l'infidélité conjugale, l'assaut et le meurtre ; et elle semble ainsi appuyer (tacitement) ces manifestations de la cupidité, de la luxure et de la cruauté qui ne tombe pas dans ses limites étroites.

La violence démoralise l'opinion publique, et en plus, elle entretient dans l'esprit des hommes la conviction pernicieuse qu'ils avancent non par l'impulsion d'un pouvoir spirituel, – ce qui les aiderait à comprendre et réaliser la vérité en les amenant plus près de cette force morale qui est la source de tous les mouvements progressifs de l'humanité, - mais par ce même facteur qui non seulement entrave notre progrès vers la vérité, mais nous l'enlève. C'est une erreur fatale, dans la mesure où elle inspire dans l'homme du mépris pour le principe fondamental de sa vie, - l'activité spirituelle, - et le conduit à transférer toute sa force et son énergie sur la pratique de la violence extérieure.

C'est comme si les hommes voulaient mettre en branle une locomotive en tournant ses roues avec les mains, ne sachant pas que l'expansion de la vapeur était le principe moteur réel, et que l'action des roues était l'effet et non la cause. Si de leurs mains et leviers ils bougeaient les roues, ce n'est encore qu'un semblant de mouvement, ou brisant les roues et les rendant inutiles.

La même erreur est faite par ceux qui souhaitent changer le monde par la violence.

Des hommes affirment que la vie chrétienne ne peut s'établir que par la violence, parce qu'il y a encore des nations non civilisées en dehors du monde chrétien, en Afrique, en Asie (quelques-uns voient même les chinois comme une menace à notre civilisation), et parce que, selon les nouvelles théories de l'hérédité, il existerait dans la société des criminels congénitaux, sauvages et irrémédiablement vicieux.

Mais les sauvages que nous trouvons dans nos propres communautés, et ceux par-delà sa borne, avec qui nous nous menaçons nous-mêmes et les autres, n'ont jamais cédé par la violence, et ne s'y rendent pas maintenant. Un peuple n'en a jamais conquis un autre la violence seule. Si les victorieux se trouvait à un niveau de civilisation plus bas que les conquis, ils adoptaient toujours les mœurs et coutumes de ces derniers, n'essayant jamais de leur imposer leurs méthodes de vie. C'est par l'influence de l'opinion publique, et non par la violence, que les nations sont réduites à la soumission.

Quand un peuple a accepté une nouvelle religion, sont devenus Chrétiens, ou Mahométans, ce n'est pas arrivé parce que c'était rendu obligatoire par ceux au pouvoir (la violence produit exactement le résultat opposé) mais parce qu'ils étaient influencés par l'opinion publique. Les

nations contraintes par la violence à accepter la religion des conquérants ne l'ont jamais réellement fait.

La même chose peut être dite de tous les éléments sauvages dans toutes les communautés ; ni la sévérité, ni la clémence dans les questions de châtements, ni la modification du système de prison, ni l'augmentation du nombre de policiers, n'ont diminué ou accru le total des crimes, qui ne diminuera qu'avec l'évolution de notre façon de vivre. La rudesse n'a jamais réussi à supprimer les vendettas, ou la coutume du duel dans certains pays. Peu importe le nombre de ses compagnons qui peuvent être mis à mort pour vol, le Tcherkesse continue de voler par vanité. Aucune fille ne mariera un Tcherkesse qui n'a pas prouvé son audace en dérobant un cheval, ou au moins un mouton. Quand les hommes ne se battront plus en duel et que les Tcherkesse cesseront de voler, ce ne sera pas par peur d'un châtement (le danger de la peine de mort ajoutée au prestige de l'audace), mais parce que les mœurs publiques auront subi un changement. La même chose peut être dite de tous les autres crimes. La violence ne peut jamais supprimer ce qui est contenu dans la coutume générale. Si l'opinion publique ne faisait que désapprouver la violence, elle détruirait tout son pouvoir.

Ce qui arriverait si la violence n'était pas employée contre des nations hostiles et les éléments criminels de la société, nous ne savons pas. Mais que l'utilisation de la violence ne dompte ni l'un ni l'autre nous le savons à travers une longue expérience.

Et comment pouvons-nous espérer assujettir, par la violence, des nations dont l'éducation, les traditions, et même l'enseignement religieux tend à glorifier la résistance au conquérant et l'amour de la liberté comme les plus nobles des vertus ? Et comment est-il possible d'extirper le crime par la violence au cœur des communautés, où le même acte considéré comme criminel par le gouvernement est transformé en un exploit héroïque par l'opinion publique ?

Les nations et les races peuvent être détruites par la violence – cela est déjà arrivé. Mais elles ne peuvent pas être assujetties.

Le pouvoir qui transcende tous les autres et qui a influencé les individus et les nations depuis que le monde a commencé, ce pouvoir qui est la convergence de l'invisible, de l'intangible, des forces spirituelles de l'humanité, est l'opinion publique.

La violence sert mais affaiblit cette influence, la désintègre, et la remplace par une non seulement inutile mais pernicieuse au bien-être de l'humanité.

Pour gagner tous ceux qui sont en dehors des rangs chrétiens, tous les zoulous, (...), les chinois, que plusieurs considèrent barbares, et les barbares parmi nous, il n'y a qu'une seule façon. C'est par la diffusion d'un mode chrétien de pensée, ce qui ne peut être accompli que par une vie chrétienne, des actions chrétiennes, un exemple chrétien. Mais plutôt que d'utiliser cette seule façon de gagner ceux qui sont restés en dehors des rangs chrétiens, les hommes de notre époque ont fait exactement le contraire.

Pour convertir les nations barbares, qui ne nous font aucun mal, et que nous n'avons aucune raison d'opprimer, nous devons, par-dessus tout, les laisser en paix, et agir sur eux simplement en leur montrant un exemple des vertus chrétiennes de patience, douceur, tempérance, pureté et amour fraternel. A la place de cela, nous commençons par saisir leur territoire, et établir de nouveaux marchés pour notre commerce, dans le seul but de faire avancer nos propres intérêts – En fait nous les volons ; nous leur vendons du vin, du tabac, et de l'opium, et de cette façon nous les démoralisons ; nous établissons nos propres coutumes parmi eux, nous leur enseignons la violence et ses leçons ; nous leur enseignons la loi animal des querelles, cette forme la plus basse de l'avalissement humain, et nous faisons tout pour cacher les vertus chrétiennes que nous possédons. Puis, leur ayant envoyé une foule de missionnaires, qui bredouillent un absurde jargon clérical, nous citons les résultats de nos tentatives pour convertir les infidèles comme une preuve indubitable que les vérités du christianisme ne sont pas adaptables à la vie de tous les jours.

Pour ce qui est ceux que nous appelons criminels, et qui vivent parmi nous, tout ce qui a été dit s'applique aussi bien à eux. Il n'y a qu'une façon de les convertir, et c'est par le moyen d'une opinion publique bâtie sur le vrai christianisme, accompagné par l'exemple d'une vie chrétienne sincère. Et à la place de l'évangile chrétien, quand par l'exemple nous emprisonnons, exécutons, guillotinons et pendons ; nous encourageons les masses dans des religions idolâtres calculées

pour les abrutir ; le gouvernement autorise la vente de poisons qui détruisent le cerveau – le vin, le tabac, l’opium ; la prostitution est légalisée ; nous accordons la terre à ceux qui en ont le moins besoin ; entourés de misère, nous étalons dans nos amusements une extravagance débridée ; nous rendons ainsi impossible quelques semblances de vie chrétienne, et nous faisons de notre mieux pour détruire les idées chrétiennes déjà établies ; puis, après avoir tout fait pour démoraliser les hommes, nous capturons et confinons les hommes comme des bêtes en des endroits d’où ils ne peuvent pas s’échapper, et où ils deviendront encore plus brutaux que jamais ; ou nous tuons les hommes que nous avons démoralisés, et ensuite les utilisons comme un exemple pour illustrer et prouver notre argument que les gens peuvent seulement être contrôlés par la violence.

C’est ainsi que fait le médecin ignorant, qui, ayant placé son patient dans les conditions les plus insalubres, ou lui ayant administré des drogues poisons, prétend que son patient a succombé à la maladie, alors que s’il avait été laissé à lui-même il se serait rétabli depuis longtemps.

La violence, que les hommes regardent comme un instrument pour supporter la vie chrétienne, au contraire, empêche le système social d’atteindre son complet et parfait développement. Le système social est tel qu’il est, non pas à cause de la violence, mais malgré celle-ci.

Par conséquent, les défenseurs du système social existant se trompent eux-mêmes quand ils disent que, puisque la violence contient tout juste les éléments anti-chrétiens de la société en respect, sa subversion et la substitution de l’influence morale de l’opinion publique nous laisseraient impuissant en face d’eux. Ils sont dans l’erreur, parce que la violence ne protège pas l’humanité ; mais elle prive les hommes de la seule chance possible d’une défense effective par l’établissement et la propagation du principe de vie chrétien.

« Mais comment quelqu’un peut mettre au rebut la protection tangible et visible du policier avec son bâton et faire confiance à l’invisible, intangible opinion publique ? Et, de plus, son existence même n’est-elle pas problématique ? »

Nous sommes tous familiers avec l’ordre actuel des choses ; qu’il soit bon ou mauvais nous connaissons ses défauts, et y sommes habitués ; nous savons comment nous conduire, comment agir dans les conditions actuelles ; mais qu’arrivera-t-il quand nous aurons renoncé à l’organisation présente et que nous serons confiné à quelque chose d’invisible, intangible, et complètement inconnu ? »

Les hommes ont peur de l’incertitude dans laquelle ils plongeraient s’ils renonçaient à l’ordre courant des choses. Certainement, si notre situation était assuré et stable, il y aurait lieu de craindre les incertitudes du changement. Mais loin de profiter d’une position solide, nous savons que nous sommes au bord de la catastrophe.

S’il nous faut connaître la peur, que ce soit avant quelque chose de réellement apeurant, plutôt que devant ce que nous imaginons pourrait l’être.

En craignant de faire un effort pour échapper des conditions qui nous sont fatales, seulement parce que le futur nous est obscur et inconnu, nous sommes comme les passagers d’un vaisseau qui coule qui s’entasse dans une cabine et refuse de le laisser, parce qu’ils n’ont pas le courage d’entrer dans le bateau qui les amènerait sur la rive ; ou comme des moutons, qui apeurés d’un feu qui s’est déclaré dans la cours de la ferme, se blottissent dans un coin et ne sortent pas par la porte ouverte.

Comment pouvons-nous, sur le seuil d’une guerre sociale choquante et désolante, devant laquelle, comme ceux qui s’y préparent nous le disent, les horreurs de 1793 sembleront bien mince, parler sérieusement des dangers qui menacent de la part des indigènes du Dahomey, des zoulous et autres qui vivent très loin, et qui n’ont pas l’intention de nous attaquer ; ou à propos des quelques milliers de malfaisants voleurs et meurtriers – des hommes que nous avons contribué à démoraliser, et dont le nombre n’est pas diminué par toutes nos courts, prisons et exécutions ?

De plus, cette anxiété, que la protection visible de la police soit renversée, se limite principalement aux habitants des villes – c’est-à-dire à ceux qui vivent dans des conditions artificielles et anormales. Ceux qui vivent au milieu de la nature et ont affaire avec ses forces ne requièrent pas une telle protection ; ils réalisent comment la violence est peu avantageuse pour nous protéger des dangers réels qui nous entourent. Il y a quelque chose de morbide dans cette

peur, qui provient principalement de la condition fautive dans laquelle la plupart d'entre nous ont grandi et continue de vivre.

Un médecin des aliénés racontait comment, un jour d'été, alors qu'il s'appêtait à quitter l'asile, les patients l'ont accompagné jusqu'à la porte qui menait à la rue.

« Venez avec moi à la ville ! » leur a-t-il proposé.

Les patients se sont mis d'accord et un petit groupe est allé avec lui. Mais plus ils allaient par les rues où ils rencontraient leurs compatriotes qui avaient toutes leur raison allant et venant librement, plus ils devenaient timides, et se pressaient autour du médecin. Finalement ils ont prié d'être ramené à l'asile, à leur vieux mode de vie d'aliénés, à leurs gardiens et leurs manières rudes, leurs camisoles de force et leur confinement solitaire.

Ainsi en est-il de ceux dont la christianité attend d'être mis en liberté, à qui elle offre la voie rationnelle non entravée du futur, le siècle qui vient ; ils se serrent les uns contre les autres et s'attachent à leurs habitudes d'aliénés, à leurs usines, courts, prisons, leurs exécuteurs et leurs guerres.

Ils disent : « **Quelle sécurité y aura-t-il pour nous quand l'ordre existant aura été balayé ? Quelle sorte de lois prendra la place de celles sous lesquelles nous vivons maintenant ? Nous ne ferons pas un seul pas vers le changement avant que nous sachions exactement comment notre vie sera organisée** » C'est comme si un découvreur allait insister sur une description détaillée d'une région qu'il est sur le point d'explorer. Si l'individu, en passant d'une période de sa vie à une autre, pouvait lire le futur et savoir juste qu'est-ce que toute sa vie sera, il n'aurait aucune raison de vivre. Et ainsi en est-il de la carrière de l'humanité. Si, sur le point d'entrer dans une nouvelle période, un programme détaillant les incidents de son existence future était possible, l'humanité stagnerait.

Nous ne pouvons pas connaître les conditions du nouvel ordre des choses parce qu'il nous faut les élaborer pour nous-mêmes. La signification de la vie consiste à découvrir ce qui est caché, puis de conformer notre activité à notre nouvelle connaissance.

C'est la voie de l'individu comme c'est celle de l'humanité.

https://fr.wikisource.org/wiki/Le_salut_est_en_vous

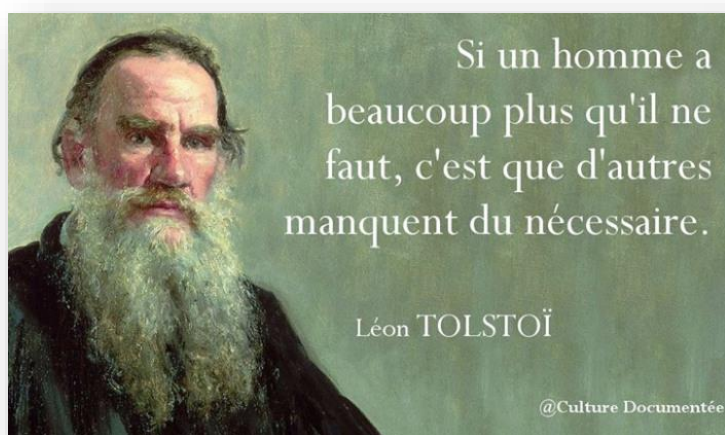


Résistance politique : de l'objection de conscience à la conscience humaine renouvelée... Léon Tolstoï

<https://resistance71.wordpress.com/2017/10/01/resistance-politique-de-lobjection-de-conscience-a-la-conscience-humaine-renouvelee-leon-tolstoi/>

Comme le rappelle souvent Jo, cette citation de Coluche s'applique à bien des choses courantes, passées et à venir tant qu'on ne changera pas de paradigme politique :

“Ce n'est pas parce qu'ils sont nombreux à avoir tort qu'ils ont raison...”



Sur le texte per se de Tolstoï, il est lumineux, mais ici réside notre différent avec lui, lorsqu'il dit ceci : « *Les hommes qui se comportent actuellement avec droiture et raisonnablement le font, non pas parce qu'ils suivent les prescriptions du Christ, mais parce que la ligne de conduite qui a été indiquée il y a dix-huit cents ans s'est assimilée à la conscience humaine.* » Il pense de manière “christo-centriste”, il pense que la parole du “christ” est devenue conscience humaine, voilà qui nous paraît particulièrement arrogant ; en réalité, le christianisme n'a rien d'original, il ne fait que poser des concepts inhérents à la nature humaine que la pensée dite “païenne” avait

elle aussi énoncée transcendant l'espace et le temps. De fait, c'est le christianisme qui n'est qu'une ligne de pensée de la conscience humaine universelle. Très vite du reste, le message de la figure allégorique qu'est le “christ” a été dilué dans une récupération autoritaire, dogmatique et sectaire, érigée en “église”, c'est à dire en la fin du christianisme et de sa pensée touchant à l'universel.

Ainsi nous rappellerons cet aphorisme bien à propos du même Coluche :

“Quelle différence y a-t-il entre dieu et le père Noël ?... Le père Noël lui, il est vrai.”

Bonne lecture

~ Résistance 71 ~

Le commencement de la fin

Léon Tolstoï

Écrit le 8 janvier 1897

Au cours de l'année dernière, en Hollande, un jeune homme nommé Van der Veer a été appelé pour entrer dans la Garde Nationale. À la convocation du commandant, Van der Veer a répondu par la lettre suivante :

« **TUNE TUERAS PAS** » À M. Herman Sneiders, Commandant de la Garde Nationale dans le district de Midleburg.

Cher Monsieur,

La semaine dernière, j'ai reçu un document m'ordonnant de me présenter au bureau municipal afin d'être, selon la loi, enrôlé dans la Garde Nationale. Comme vous avez probablement remarqué, je ne me suis pas présenté, et cette lettre vise à vous informer, clairement et sans équivoque, que je n'ai pas l'intention de me présenter devant la commission. Je sais très bien que je prends une lourde responsabilité, que vous avez le droit de me punir, et que vous ne manquerez pas d'utiliser ce droit. Mais cela ne m'effraie pas. Les raisons qui me conduisent à cette résistance passive me semblent assez fortes pour l'emporter sur la responsabilité que je prends.

Moi qui, si vous voulez savoir, ne suis pas un chrétien, comprends mieux que la plupart des chrétiens le commandement qui a été placé en tête de cette lettre, le commandement qui est enraciné dans la nature humaine, dans l'esprit de l'homme. Quand je n'étais qu'un garçon, je me suis laissé enseigner le métier de soldat, l'art de tuer : mais maintenant, j'y renonce. Je ne tuerais pas aux ordres des autres, et avoir ainsi un meurtre sur la conscience sans motif personnel ni aucune raison.

Pouvez-vous mentionner quelque chose de plus dégradant pour un être humain que de commettre ce genre de meurtre, ce genre de massacre ? Je suis incapable de tuer, même de voir un animal tué; par conséquent je suis devenu végétarien. Et maintenant je suis pour me faire ordonner de tirer des hommes qui ne m'ont causé aucun tort; car je comprends que ce n'est pas pour tirer sur des feuilles et des branches d'arbres que les soldats se font enseigner à utiliser des armes à feu.

Mais vous répliquerez, peut-être, que la Garde Nationale est en dehors de cela, et spécialement pour maintenir l'ordre civique.

M. le Commandant, si l'ordre régnait réellement dans notre société, si l'organisme social était réellement en santé – en d'autres mots, s'il n'y avait plus d'abus criants dans nos relations sociales, s'il n'était pas établi qu'un homme mourra de faim alors qu'un autre gratifie tous ses caprices de luxe, alors vous me verriez dans les premiers rangs des défenseurs de cet état ordonné. Mais je refuse catégoriquement de contribuer à maintenir le prétendu « ordre social » actuel. Pourquoi, M. le Commandant, devrions-nous nous jeter mutuellement de la poudre aux yeux ? Nous savons très bien tous les deux que le « maintien de l'ordre » signifie : soutenir le riche contre les travailleurs pauvres, qui commencent à percevoir leurs droits. Ne savons-nous pas le rôle qu'a joué la Garde Nationale dans la dernière grève à Rotterdam ? Sans aucune raison, la Garde devait être en service des heures et des heures pour surveiller le bien des maisons commerciales qui étaient touchées. Pouvez-vous supposer un seul instant que je devrais descendre des travailleurs qui agissent tout à fait selon leurs droits ? Vous ne pouvez pas être si aveugle. Pourquoi alors compliquer le sujet ? Il m'est certes impossible de me laisser être dressé en un obéissant soldat de la Garde Nationale, comme vous voulez et devez avoir.

*Pour toutes ces raisons, et spécialement parce que je déteste le meurtre sur commande, je refuse de servir comme soldat de la Garde Nationale, et je vous demande de ne pas m'envoyer un uniforme ou des armes, parce que j'ai fermement résolu de ne pas m'en servir. – Je vous salue, M. le Commandant,
J. K. Van der Veer.”*

À mon avis, cette lettre a une grande importance. Les refus du service militaire dans les états chrétiens ont commencé quand le service militaire est apparu dans les états chrétiens. ***Ou plutôt quand les états, dont le pouvoir est basé sur la violence, se sont réclamés du christianisme sans abandonner la violence.*** En vérité, il ne peut pas en être autrement. Un chrétien, à qui la doctrine enjoint l'humilité, la non-résistance à celui qui est mauvais, l'amour de tous (même du plus malveillant), ne peut pas être un soldat; c'est-à-dire qu'il ne peut pas joindre une classe d'hommes dont l'occupation consiste à tuer leurs semblables. C'est pour cela que les chrétiens ont toujours refusé et refusent encore aujourd'hui le service militaire.

Mais il n'y a jamais eus que peu de vrais chrétiens. La plupart des gens dans les pays chrétiens mettent au nombre des chrétiens seulement ceux qui professent la doctrine d'une Église, dont les doctrines n'ont rien en commun, sauf le nom, avec le vrai christianisme. Qu'occasionnellement une recrue sur des dizaines de milliers refuse de servir n'a pas troublé les centaines de milliers, les millions d'hommes qui acceptent le service militaire chaque année.

Il est impossible que la totalité de l'énorme majorité des chrétiens qui entrent dans le service militaire soit dans l'erreur, et qu'il y ait seulement les exceptions, parfois des gens sans instruction, qui aient raison; alors que tous les archevêques et les hommes de savoir pensent que le service est compatible avec le christianisme. C'est ainsi que pense la majorité, et, nullement troublé de se considérer eux-mêmes chrétiens, ils entrent dans le rang des meurtriers. Mais voilà qu'apparaît un homme qui, comme il le dit lui-même, n'est pas un chrétien, et qui refuse le service militaire, non pas pour des motifs religieux, mais pour des motifs des plus simples, des motifs intelligibles et communs à tous les hommes, de quelque religion ou nation qu'ils soient, Catholiques, Musulmans, Bouddhistes ou Confucianistes, espagnols ou japonais.

Van der Veer refuse le service militaire, non pas parce qu'il suit le commandement « Tu ne tueras point », non pas parce qu'il est chrétien, mais parce qu'il considère le meurtre comme contraire à la nature humaine. Il écrit qu'il déteste simplement toute tuerie, et ce au point d'être devenu végétarien seulement pour éviter d'avoir part à l'exécution d'animaux; et surtout, il dit qu'il refuse le service militaire parce qu'il pense que le « meurtre sur commande » c'est-à-dire l'obligation de tuer ceux qu'on nous ordonne de tuer (ce qui est la nature réelle du service militaire) est incompatible avec la droiture d'un homme.

Faisant allusion à l'objection habituelle que s'il refuse d'autres suivront son exemple, et que l'ordre social actuel sera détruit, il répond qu'il ne souhaite pas maintenir l'ordre social actuel, parce qu'il est mauvais, parce que dans celui-ci le riche domine le pauvre, ce qui ne doit pas être. De sorte que, même s'il avait n'importe quel autre doute quant à la justesse de servir ou ne pas servir, la seule considération du fait qu'en servant comme soldat il doive, en portant des armes et en menaçant de tuer, ***supporter les riches oppresseurs contre les pauvres opprimés, l'oblige à refuser le service militaire.***

Si Van der Veer donnait comme raison de son refus son adhérence à la religion chrétienne, ceux qui joignent aujourd'hui le service militaire pourraient dire : « Nous ne sommes pas des sectateurs et ne reconnaissons pas le christianisme, par conséquent nous ne voyons pas le besoin d'agir comme vous le faites. »

Mais les raisons données par Van der Veer sont tellement simples, claires et universelles qu'il est impossible de ne pas les appliquer chacun à son propre cas. Les choses sont ainsi que pour nier la force de ces raisons dans son propre cas, quelqu'un doit dire : – « J'aime le meurtre, et je suis prêt à tuer, non seulement les gens disposés au mal, mais mes propres compatriotes infortunés, et je ne vois rien de mal dans la promesse de tuer aux ordres du premier officier que je rencontre, qui que ce soit qu'il me commande de tuer. »

Voici un jeune homme. Quel que soit l'environnement, la famille ou le credo dans lesquels il a été élevé, il a appris qu'il doit être bon, qu'il est mal de frapper et de tuer, non seulement des hommes, mais même des animaux; il a appris qu'un homme doit tenir à sa droiture, laquelle droiture consiste à agir selon sa conscience. Cela est également appris par les confucéens en Chine, les shintoïstes au Japon, les bouddhistes et les musulmans. Soudainement, après avoir appris tout cela, il entre dans le service militaire, où il est tenu de faire exactement le contraire de ce qu'il a appris. ***On lui dit de se mettre en état de blesser et de tuer, non pas des animaux, mais des hommes; on lui dit de renoncer à son indépendance[1] en tant qu'homme, et d'obéir, dans la profession du meurtre, à des hommes qu'il ne connaît pas, absolument inconnus de lui.***

À un tel commandement, quelle réponse juste un homme d'aujourd'hui peut-il donner? Assurément seulement celle-ci : « Je ne le veux pas, et je ne le ferai pas ».

Exactement la réponse que Van der Veer donne. Il est difficile d'imaginer une réplique pour lui ou pour ceux qui dans une position similaire font comme lui.

Quelqu'un peut ne pas voir ce fait, parce qu'il n'a pas exigé son attention; quelqu'un peut ne pas comprendre le sens d'une action, aussi longtemps qu'il demeure inexploqué. Mais une fois montré et expliqué, personne ne peut plus ignorer, ou faire semblant de ne pas voir ce qui est évident.

Il peut encore y avoir des hommes qui ne réfléchissent pas à leur agissement en entrant dans le service militaire, et des hommes qui veulent la guerre avec les étrangers, et des hommes qui continueraient d'opprimer la classe laborieuse, et même des hommes qui aiment le meurtre pour le meurtre. De tels hommes peuvent continuer à être soldats; mais même eux ne peuvent pas

ignorer maintenant qu'il y en a d'autres, les meilleurs du monde – pas seulement parmi les chrétiens, mais parmi les musulmans, les brahmanistes, les bouddhistes, les confucianistes, – dont le nombre s'accroît à chaque heure, qui considèrent la guerre et les soldats avec aversion et mépris. Aucun argument ne peut faire taire ce simple fait, qu'un homme avec le moindre sens de sa propre dignité ne peut pas s'asservir à un maître inconnu, ou même connu, dont l'occupation est le meurtre. Or c'est en cela seulement que consiste le service militaire, avec toute sa contrainte de discipline.

« Mais considérez les conséquences pour celui qui refuse, » me dit-on. « C'est très bien pour vous, un vieil homme exempté de cette exaction,[2] et en sécurité par votre position, pour prêcher le martyre; mais qu'en est-il de ceux à qui vous prêcher, et qui, croyants en vous, refusent de servir et ruinent leurs jeunes vies? »

« Mais que puis-je faire? » – répons-je à ceux qui parlent ainsi.- « Dois-je, en conséquence du fait que je suis vieux, ne pas indiquer le mal que je vois clairement, incontestablement, le voyant précisément parce que je suis vieux, que j'ai vécu et pensé pendant longtemps? Est-ce qu'un homme qui se tient de l'autre côté de la rivière, hors de l'atteinte du voyou qu'il voit en train d'obliger un homme à en tuer un autre, ne doit pas crier au meurtrier, lui dire de s'abstenir, pour la raison qu'une telle intervention va enrager encore plus le voyou? De plus, je ne vois pas pourquoi le gouvernement, persécutant ceux qui refusent le service militaire, ne retourne pas son châtiment contre moi, en reconnaissant en moi un instigateur. Je ne suis pas trop vieux pour la persécution, pour des châtiments quelconques de toutes sortes, et ma position en est une sans défense. Quoiqu'il arrive, blâmé et persécuté ou non, que ceux qui refusent le service militaire soient persécutés ou non, je ne cesserai pas, alors que je suis en vie, de dire ce que je dis maintenant: car je ne peux pas m'abstenir d'agir en accord avec ma conscience. » C'est justement en cela même que la vérité chrétienne est puissante, irrésistible; c'est-à-dire qu'en étant l'enseignement de la vérité, en agissant sur l'homme, elle ne doit pas être gouvernée par des considérations extérieures. Jeune ou vieux, persécuté ou non, celui qui adopte la conception chrétienne de la vie, la vraie, ne peut pas reculer devant les exigences de sa conscience. C'est en cela que se trouve l'essence et la particularité du christianisme, le distinguant de tous les autres enseignements religieux; et c'est en cela que se trouve son pouvoir indomptable.[3]

Van der Veer dit qu'il n'est pas un chrétien. Mais les motifs de son refus et son comportement sont chrétiens. Il refuse parce qu'il ne veut pas tuer un frère humain; il n'obéit pas, parce que les ordres de sa conscience sont plus obligatoires pour lui que les ordres des hommes. C'est précisément pour cette raison que le refus de Van der Veer est si important. Il démontre ainsi que le christianisme n'est pas une secte ou un credo que les uns peuvent professer et les autres rejeter; mais que ce n'est rien d'autre qu'une vie suivant la lumière de la raison qui illumine tous les hommes. Le mérite du christianisme n'est pas qu'il prescrive telle ou telle action aux hommes, mais qu'il voit d'avance et indique le chemin[4] par lequel toute l'humanité doit aller et va effectivement.

Les hommes qui se comportent actuellement avec droiture et raisonnablement le font, non pas parce qu'ils suivent les prescriptions du Christ, mais parce que la ligne de conduite qui a été indiquée il y a dix-huit cents ans s'est assimilée à la conscience humaine.

C'est la raison pour laquelle je pense que l'action et la lettre de Van der Veer sont très importantes.

De même qu'un feu allumé dans une prairie ou une forêt ne mourra pas qu'il n'ait brûlé tout ce qui est sec et mort, et donc combustible, la vérité, une fois articulée en langage humain, ne cessera pas son œuvre jusqu'à ce que toute fausseté, destinée à être réduite à rien, enveloppant et cachant la vérité de toutes parts comme elle fait, soit réduite à rien. ***Le feu couvre longtemps; mais aussitôt qu'il éclate en flammes tout ce qui peut brûler brûle rapidement.***

Ainsi en est-il avec la vérité, qui prend du temps pour parvenir à une expression droite, mais une fois exprimée clairement en parole,[5] la fausseté et l'erreur sont bientôt détruites. L'une des manifestations partielles du christianisme, – l'idée que les hommes peuvent vivre sans l'institution de l'esclavage, – même si elle était contenue dans la conception chrétienne, ne fut clairement exprimée, il me semble, que par des écrivains du dix-huitième siècle.[6] Jusqu'à cette époque-là, non seulement les anciens païens, comme Platon et Aristote, mais même des hommes plus près de nous dans le temps, et chrétiens, ne pouvaient pas imaginer une société humaine sans

esclavage. Thomas More ne pouvait pas imaginer même une Utopie sans esclavage.[7] Tout comme les hommes du début du siècle ne pouvaient pas imaginer la vie de l'homme sans guerre. L'idée que l'homme puisse vivre sans guerre n'a été clairement exprimée qu'après les guerres napoléoniennes.[8] Aujourd'hui, cent ans sont passés depuis la première expression claire que l'humanité peut vivre sans esclavage : et il n'y a plus d'esclavage dans les nations chrétiennes. Il ne se passera pas encore un autre cent ans après l'expression claire que l'humanité peut vivre sans guerre, avant que la guerre ne cesse d'exister. Sans doute restera-t-il une forme de violence armée, de même que le travail salarié demeure après l'abolition de l'esclavage; mais, au moins, les guerres et les armées seront abolies dans la forme outrageuse, tellement répugnante à la raison et au sens moral, qu'elles existent présentement.

Les signes que ce temps est proche sont nombreux. Ces signes sont comme par exemple la position désespérée des gouvernements, qui augmentent de plus en plus leurs armements; la multiplication des taxes et le mécontentement des nations; le degré extrême d'efficacité avec lequel les armes mortelles sont fabriquées; l'activité des sociétés et des congrès de paix; et, par-dessus-tout, les refus de la part d'individus de faire le service militaire. La clé de la solution du problème se trouve dans ces refus. Vous dites que le service militaire est nécessaire; que, sans soldats, il nous arrivera des désastres. C'est possible; mais, pour m'en tenir à l'idée du bien et du mal qui est universelle parmi les hommes aujourd'hui, y compris vous-mêmes, je ne peux pas tuer des hommes sur commande. De sorte que si, comme vous dites, le service militaire est nécessaire – alors arrangez-le de manière qu'il ne soit pas si contradictoire avec ma conscience, et la vôtre. *Mais, d'ici à ce que vous l'ayez arrangé ainsi, ne me demandez pas ce qui est contre ma conscience, à laquelle je ne peux désobéir en aucun cas.*

C'est ainsi que doivent répondre tous les hommes honnêtes et raisonnables, inévitablement et très bientôt; non seulement les hommes de la chrétienté mais aussi les musulmans, et les soi-disant païens, les brahmanistes, les bouddhistes et les confucéens. Peut-être que par la force de l'inertie la coutume de la profession de soldat va continuer encore pendant un certain temps; mais déjà maintenant la question est résolue dans la conscience humaine, et tous les jours, toutes les heures, de plus en plus d'hommes arrivent à la même solution; arrêter le mouvement à ce stade-là est impossible. *C'est toujours à travers un conflit entre la conscience qui s'éveille et l'inertie de la vieille condition qu'un homme parvient à toute reconnaissance d'une vérité, ou plutôt à toute délivrance d'une erreur, comme dans le cas de l'esclavage sous nos yeux.[9]*

Au début l'inertie est si puissante, la conscience est si faible, que le premier effort pour échapper à l'erreur fait seulement l'objet d'étonnement. La nouvelle vérité semble de la folie. Propose-t-on de vivre sans esclavage? Mais alors qui travaillera? Propose-t-on de vivre sans se battre? Mais alors tout le monde viendra nous conquérir.[10]

Cependant, le pouvoir de la conscience s'accroît, l'inertie s'affaiblit, et l'étonnement se change en mépris et en moquerie. « Les Saintes Écritures reconnaissent des maîtres et des esclaves. Ces rapports ont toujours existés, et voilà qu'arrivent ces prétendus sages qui veulent changer le monde entier »; c'est ainsi que les hommes ont parlé à propos de l'esclavage. « Tous les scientifiques et les philosophes reconnaissent la légalité, et même le caractère sacré de la guerre[11]; allons-nous croire directement que la guerre n'est plus nécessaire? »

C'est de cette manière que les gens parlent de la guerre. Mais la conscience continue de grandir et s'éclaircie; le nombre de ceux qui reconnaissent la nouvelle vérité s'accroît, et la moquerie et le mépris font place au faux-fuyant et la tromperie. Ceux qui supportent l'erreur ralentissent la compréhension, et ils admettent l'absurdité et la cruauté de la pratique qu'ils défendent, mais ils pensent que son abolition est impossible pour le moment, alors ils la retardent indéfiniment. « Qui ne sait pas que l'esclavage est un mal? Mais les hommes ne sont pas mûrs pour la liberté, et l'affranchissement produira de terribles désastres » – avait l'habitude de dire les hommes à propos de l'esclavage, il y a quarante ans.[12] « Qui ne sait pas que la guerre est un mal? Mais alors que l'humanité est encore tellement bestiale, l'abolition des armées fera plus de mal que de bien, » disent aujourd'hui les hommes à propos de la guerre.»

Néanmoins, l'idée fait son œuvre; elle grandit, elle consume la fausseté; et le temps est arrivé où la folie, l'inutilité, la dangerosité et la méchanceté de l'erreur sont si évidentes (comme c'est arrivé avec l'esclavage en Russie et en Amérique dans les années soixante) que déjà maintenant

il est impossible de la justifier. Telle est la situation actuelle quant à la guerre. Exactement comme dans les années soixante, alors qu'on ne faisait aucun effort pour justifier l'esclavage mais seulement pour le maintenir; de même aujourd'hui personne n'essaie plus de justifier la guerre et les armées, mais cherche seulement, en silence, à utiliser l'inertie qui les supporte encore, en sachant très bien que cette organisation immorale et cruelle pour le meurtre, qui paraît si puissante, peut s'écrouler à tout moment, pour ne plus jamais se mettre en branle.

Une fois qu'une goutte d'eau suinte à travers le barrage, une fois qu'une brique se détache d'un grand édifice, une fois qu'une maille devient lâche dans le filet le plus solide – le barrage éclate, l'édifice tombe, le filet se détisse. C'est comme une telle goutte, une telle brique, une telle maille desserrée que m'apparaît le refus de Van der Veer, rendu intelligible à toute l'humanité par des raisons universelles.

Suite au refus de Van der Veer des refus similaires doivent se présenter de plus en plus souvent. Aussitôt qu'ils deviennent nombreux, les hommes mêmes (leur nom est légion) qui, le jour précédent disaient : « **C'est impossible de vivre sans guerre,** » diront tout d'un coup qu'ils ont déclaré depuis longtemps **que la guerre est une folie et une immoralité,** et ils conseilleront à tout le monde de suivre l'exemple de Van der Veer. Alors, de la guerre et des armées, telles qu'elles sont maintenant, il ne restera plus que le souvenir. **Et ce temps s'approche.**

De l'esclavage moderne - Léon Tolstoï

<https://resistance71.wordpress.com/2014/06/28/de-lesclavage-moderne-leon-tolstoï/>

Le grand écrivain russe Léon Tolstoï, plus connu du grand public pour ses romans fleuves remarquables de précision narrative (« Les Cosaques », « Guerre et Paix », « Anna Karénine », « Résurrection »...) et d'épisme fait partie d'une catégorie anarchiste particulière. En effet, si Tolstoï était contre l'État et toute forme de gouvernement, il n'en demeurait pas moins attaché à une forme épurée d'un christianisme vu hors des églises dogmatiques et coercitives. D'aucuns ont affublé Tolstoï de l'étiquette d'anarchiste-chrétien, termes antinomiques pour le moins, mais qui résume malgré tout assez bien la pensée de l'écrivain russe, dont la vision épurée des écritures saintes (évangiles) mérite une certaine attention.



En 1900, Tolstoï écrit ce texte sur l'esclavage moderne, qui a gardé toute sa fraîcheur tant il est toujours on ne peut plus d'actualité et s'il l'est toujours, c'est bien évidemment parce que l'humanité n'a toujours pas résolu son grand problème politico-économique issu de la vaste escroquerie étatico-capitaliste.

Texte à (re)découvrir tout en notant que sa dernière partie traitant de ce que devrait faire l'Homme, s'applique également directement à la solution au colonialisme, forme moderne d'esclavagisme s'il en est... Arrêtons de porter le blâme essentiellement sur la classe possédante et dominante, procédons à un retour sur nous-même, cessons de nous victimiser et prenons en compte nos pensées et actions critiques, qui ne peuvent être que la source de notre émancipation finale.

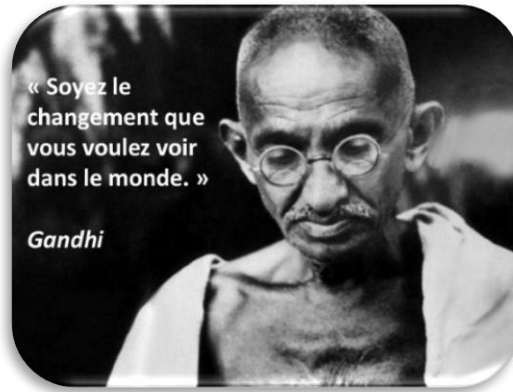
Tolstoï était un grand humaniste profondément ancré dans la véritable nature humaine, celle faite de compassion, d'entraide mutuelle, de pacifisme et de progressisme humaniste émancipatoire. Une grande voie, sans doute la seule, à explorer individuellement et collectivement par le jeu des associations libres.

La pensée anarchiste a deux penseurs plus emprunts de spiritualisme: Tolstoï et Voline. Tolstoï représente la branche « chrétienne », Voline possède quant à lui un côté taoïste, zen, sans toutefois le revendiquer. Deux auteurs à lire pour leur expérience humaniste propre à tous les penseurs anarchistes, une certaine dimension spirituelle en plus.*

— Résistance 71 —

*Voline ► Publication du 27 septembre 2017 ►

<https://resistance71.wordpress.com/2017/09/27/vie-societe-organique-et-synthese-anarchiste-voline/>



*“Soyez le changement que vous voulez pour le monde”
~ Gandhi ~*

L’esclavage de notre temps

Léon Tolstoï (1900)

L’indifférence de la société alors que les hommes périssent

(...) Il y a des statistiques qui montrent que la longévité parmi les gens des classes supérieures est de cinquante-cinq ans, et que la durée de vie moyenne parmi les gens travaillant dans des occupations malsaines est de vingt-neuf ans. Connaissant cela (et nous ne pouvons pas ne pas le savoir), nous qui prenons avantage du travail qui coûte des vies humaines ne devrions pas, pensons-nous (à moins qu’on ne soit des bêtes), être capable de jouir d’un moment de paix. Mais le fait est que nous, libéraux et humanitaires, très sensibles aux souffrances non seulement des gens, mais des animaux, utilisons sans cesse ce travail, et essayons de devenir de plus en plus riche – c’est-à-dire, prendre de plus en plus avantage d’un tel travail. Et nous restons tranquilles. (...)

Nous haussons les épaules et disons que nous sommes très désolés que les choses soient comme cela, mais que nous pouvons rien faire pour les changer, et nous continuons avec les consciences tranquilles d’acheter des produits de soie, à porter des chemises empesées et à lire le journal du matin. Nous sommes bien préoccupés des heures de l’assistant de boutique, et encore plus à propos des longues heures de nos propres enfants à l’école (...) et nous organisons même le sacrifice du bétail dans des boucheries pour que les animaux le sentent le moins possible. Mais [de façon tout à fait surréaliste] nous devenons merveilleusement aveugles dès que la question concerne ces millions de travailleurs qui meurent lentement, et souvent douloureusement, tout autour, à des labeurs que nous utilisons selon notre convenance et notre bon plaisir !

Justification de l’ordre existant par la science

Cet aveuglement étonnant dont sont victimes les gens de notre cercle ne s’explique que par le fait que quand les gens agissent mal, ils inventent toujours une philosophie de la vie qui représente leurs mauvaises actions non comme des mauvaises actions, mais comme le résultat de lois inaltérables au-delà de leur contrôle. Il y avait jadis une conception du monde, la théorie qu’une volonté de Dieu inaltérable et impénétrable prédestinait certaines personnes à une humble position et au dur labeur, et d’autres à une position exaltée et aux bonnes choses de la vie.

Sur ce thème, une quantité énorme de livres fut écrit et de sermons prêchés. Le thème fut élaboré de tous les côtés possibles. Il fut démontré que Dieu créa différentes sortes de gens – les esclaves et les maîtres; et que les deux devaient être satisfaits de leur position. Il fut aussi démontré que

ce serait mieux pour les esclaves dans l'autre monde; et par la suite il fut démontré que quoique les esclaves étaient des esclaves et devaient demeurer tels, que leur position ne serait pas si mauvaise si au moins les maîtres étaient gentils avec eux. Puis, la toute dernière explication, après l'émancipation des esclaves. [Les serfs de Russie et les esclaves d'Amérique furent émancipés en même temps, 1861-1864], fut que la richesse est confiée à certaine personne afin qu'il puisse en utiliser une partie dans les bonnes œuvres, et donc qu'il n'y a aucun mal à ce que certaines personnes soient riches et d'autres pauvres.

Ces explications ont satisfait les riches et les pauvres (particulièrement les riches) pendant longtemps. *Mais le jour vint où ces explications devinrent insatisfaisantes, spécialement pour les pauvres, qui commençaient à comprendre leur position. Alors, il fallut des explications fraîches. Et juste au temps opportun elles furent produites. [Le premier volume du Capital de Karl Marx parut en 1867]. Ces nouvelles explications vinrent sous la forme de science – d'économie politique qui déclare qu'elle avait découvert les lois qui régulaient la division du travail et la répartition des produits parmi les hommes. Ces lois, selon cette science, sont que la division du travail, et la jouissance de ses produits dépendent de l'offre et la demande, du capital, des rentes, salaires de travail, valeurs, profits, etc.; en général, sur des lois inaltérables gouvernant les activités économiques de l'homme. (...)*

Une seule position fondamentale de cette science est reconnue par tous – à savoir que les relations entre les hommes sont conditionnés, non pas par ce que les gens considèrent bien ou mal, mais par ce qui est avantageux pour ceux qui occupent une position avantageuse.

Il est admis comme une vérité certaine que si dans la société, les voleurs et les cambrioleurs se sont manifestés qui prennent aux travailleurs le fruit de leur travail, cela arrive non pas parce que les voleurs et les cambrioleurs ont mal agis, mais parce que ce sont là les lois économiques inaltérables, qui ne peuvent être lentement changées que par un processus évolutif indiqué par la science; et par conséquent, selon la direction de la science, les gens appartenant à la classe des voleurs, cambrioleurs ou receveurs de biens volés peuvent tranquillement continuer à utiliser les choses obtenues par les voleurs et les cambrioleurs.

Même si la majorité des gens de notre monde ne connaissent pas les détails de ces explications scientifiques tranquillissantes plus qu'ils ne connaissaient jadis les détails des explications théologiques qui justifiaient leur position; reste qu'ils savent qu'une explication scientifique existe; que les hommes de science, hommes sages, ont prouvé de façon convaincante, et continuent de prouver, que l'ordre existant des choses est ce qui doit être, et que, par conséquent, nous pouvons vivre tranquillement dans cet ordre des choses sans essayer de le changer.

C'est seulement de cette façon-là que je peux expliquer l'étonnant aveuglement des bonnes gens dans notre société, alors qu'ils désirent sincèrement le bien-être des animaux, mais qu'ils ont la conscience tranquille, et dévorent néanmoins la vie de leur frères humains.

Pourquoi les économistes instruits affirment ce qui est faux

Aussi clairement injuste que soit l'affirmation des hommes de science selon laquelle le bien-être de l'humanité doit consister en ce qui précisément est répulsif aux sentiments humains – le travail monotone et forcé en usine – les hommes de science ont inévitablement été amené à la nécessité de faire cette affirmation clairement injuste, exactement comme les théologiens de jadis ont été amené à faire l'affirmation aussi évidemment injuste que les esclaves et leurs maîtres étaient des créatures de différentes sortes, et que l'inégalité de leur position dans le monde serait compensée dans le prochain.

La cause de cette affirmation évidemment injuste est que ceux qui ont formulée, et qui formulent, les lois de la science appartiennent aux classes fortunées, et sont si habitués à leurs conditions, avantageuse pour eux-mêmes, dans lesquelles ils vivent, qu'ils n'admettent pas la pensée que la société puisse exister dans d'autres conditions.

La condition de vie à laquelle les gens des classes aisées sont habitués est celle d'une abondante production de produits variés nécessaires à leur confort et à leur plaisir, et ces choses sont obtenues seulement par l'existence des usines et de l'organisation actuelle du travail. Et, par conséquent, en discutant l'amélioration de la position des travailleurs, les hommes de science

appartenant aux gens des classe aisées n'ont toujours en vue que des améliorations telles qu'elles ne remplaceront pas la production d'usine et les commodités dont ils profitent.

Même les économistes les plus avancés – les socialistes, qui demandent le contrôle complet des moyens de production par les travailleurs – s'attendent à la production des mêmes, ou presque les mêmes articles que ceux qui sont produits maintenant pour continuer dans les usines actuelles ou d'autres semblables avec la division actuelle du travail. (...)

Le dilemme est devant eux : soit qu'ils voient que ce tout ce qu'ils utilisent dans leurs vies, du chemin de fer (...) aux cigarettes, représente du travail qui coûtent la vie à leurs frères humains, et que eux, ne prenant pas part à ce labeur et en l'utilisant sont des gens très déshonorables; ou ils doivent croire que tous ce qui arrive pour l'avantage général en accord avec les lois inaltérables de la science économique. En cela se trouve la cause psychologique intérieure, poussant les hommes de science, des hommes prudents et instruits, mais non éclairés, à affirmer positivement et de façon tenace une fausseté si évidente que les travailleurs, pour leur propre bien, devraient laisser leur vie heureuse et saine en contact avec la nature, et aller ruiner leurs corps et leurs âmes dans des usines et des ateliers.

La faillite de l'idéal socialiste

« ... Tout le monde souhaitera avoir tout ce que les riches possèdent maintenant, et donc, il est tout à fait impossible de définir la quantité de travail qu'une telle société requerra. Par ailleurs, comment les gens seront amenés à travailler à des articles que certains considèrent nécessaires et d'autres inutiles ou même dangereux ? S'il est trouvé nécessaire pour tout le monde de travailler, disons six heures par jour, afin de satisfaire les besoins de la société, qui dans une société libre peut forcer un homme à travailler ces six heures, s'il sait qu'une partie de ce temps se passe en produisant des choses qu'il considère inutiles ou mêmes dangereuses ? ... canons... soie... parfums... poudre pour le teint... whiskey... (...) qui dans société libre, sans production capitaliste, compétition et sa loi de l'offre et la demande décidera quels articles doivent avoir la préférence ? Lesquels doivent être fabriqués en premier et lesquels après ? (...) La solution ne peut être que théorique : il peut être dit qu'il y aura des gens à qui le pouvoir sera donné pour réguler toutes ces questions. Quelques personnes décideront ces questions et les autres leur obéiront. (...)

Il y aura une autre question, très importante, à propos du degré de division du travail qui peut être établi dans une société organisée de façon socialiste. (...) La division du travail est certainement très profitable et naturelle pour les gens : mais si les gens sont libres, la division du travail n'est possible que jusqu'à un degré très limité, qui a de loin été dépassé dans notre société. Si un paysan s'occupe principalement de faire des bottes, et sa femme tisse, et un autre paysan laboureur, et un troisième est forgeron, et tous, ayant acquis une dextérité spéciale dans leur propre travail, échangent par la suite ce qu'ils ont produit, une telle division est avantageuse pour tous, et les gens libres diviseront naturellement leur travail de cette façon. Mais une division du travail dans laquelle un homme fait un centième d'un article, ou un chauffeur travaille à 150 degrés de température, ou est étouffé par des gaz dangereux, une telle division du travail est désavantageuse, parce que même si elle avance la production d'articles insignifiants, elle détruit ce qui est le plus précieux – la vie de l'homme. (...) Rodbertus [un leader du socialisme ... allemand (1805-1875)] dit que la division communautaire du travail unit l'humanité. C'est vrai, mais c'est seulement la division libre du travail, celle que les gens adopte volontairement qui unit.

Et donc, avec la mise en œuvre communautaire de la production, si les gens sont libres, ils adopteront seulement une division du travail pour autant que le bien qui en résultera, surpasse les maux que cette division occasionne aux travailleurs. Et comme chaque homme voit naturellement du bien à étendre et à diversifier ses activités, une division du travail telle qu'il en existe une aujourd'hui sera évidemment impossible avec des hommes libres.

Supposer qu'en rendant communal les moyens de production il y aura une telle abondance de choses telles qu'elles sont produites aujourd'hui par la division obligatoire du travail c'est comme supposer qu'après l'émancipation des serfs les orchestres domestiques et théâtres... les

dentelles et les jardins élaborés qui dépendent du travail des serfs continueraient d'exister comme avant. Aussi, la supposition que quand l'idéal socialiste sera réalisé chacun sera libre, et aura en même temps tout ou à peu près tôt à sa disposition ce qui est actuellement utilisés par les riches, implique une contradiction évidente.»

Culture ou liberté

« Les lumières électriques et téléphones et expositions sont excellents, de même que tous les jardins de plaisance, avec concerts et performances, et tous les cigares, et les boîtes d'allumettes, et les bracelets, et les automobiles, mais ils peuvent tous aller à la perte, et non seulement eux, mais les chemins de fer, et toutes les affaires usinées de chintz et les vêtements du monde, si pour les produire il est nécessaire que quatre-vingt-dix-neuf pourcent des gens demeurent en esclavage et périssent dans les usines nécessaires à la production de ces articles. Si, pour que Londres ou Petersburg soient éclairés par l'électricité, ou afin que pour construire des bâtiments d'exposition, ou pour tisser des belles affaires rapidement et abondamment, il soit nécessaire que même quelques vies soient détruites, ou ruinées ou abrégées – et les statistiques nous montrent combien il en est qui sont détruites – que Londres et Petersburg soient plutôt éclairés au gaz ou à l'huile; qu'il n'y ait pas d'exposition, de peinture, ou de matériaux plutôt que de l'esclavage, et aucune destruction de vie humaine en résultant. (...)

« Si seulement il était compris que nous ne devons pas sacrifier les vies de nos semblables pour notre plaisir, il sera possible non seulement d'appliquer les améliorations techniques sans détruire la vie des hommes, et d'aménager la vie de telle façon que nous profitions de toutes ces méthodes qui nous donne un [certain] contrôle sur la nature, tel qu'imaginé et pouvant être appliqué sans garder nos frères humains dans l'esclavage. »

L'esclavage existe parmi nous

« Imaginez un homme d'un pays tout à fait différent du nôtre, qui n'a aucune idée de notre histoire et de nos lois, et supposez que, après lui avoir montré les divers aspects de notre vie, nous lui demandions quel est la principale différence qu'il ait remarqué dans les vies des gens de notre

monde ? La principale différence qu'un tel homme remarquerait dans la façon que les gens vivent est que certaines personnes – un petit nombre – qui ont des mains blanches, propres, et sont bien nourris et vêtus et logés, font du travail léger et très peu, ou même ne travaillent pas du tout, et ne font que s'amuser, dépensant dans des amusements le résultat de millions de jours d'un dur labeur effectué par d'autres gens ; et ces autres gens, toujours sales, pauvrement vêtus et logés et nourris, avec des mains sales et calleuses, travaillent sans cesse du matin au soir, et parfois toute la nuit, travaillent pour ceux qui ne travaillent pas et qui s'amuse constamment.

Si entre les esclaves et les propriétaires d'esclaves d'aujourd'hui il est difficile de tracer une ligne de séparation aussi claire qu'entre les esclaves et les maîtres d'autrefois, et si parmi

les esclaves d'aujourd'hui il en est qui sont seulement temporairement des esclaves et puis deviennent propriétaires d'esclaves, ou d'autre qui, en même temps sont esclaves et propriétaires d'esclaves, ce mélange des deux classes à leur point de contact ne change pas le fait que les gens d'aujourd'hui sont divisés en esclaves et en propriétaires d'esclaves aussi clairement qu'en dépit du crépuscule, chaque période de vingt-quatre heures est séparée en jour et en nuit.



Si le propriétaire d'esclave de nos jours n'a pas d'esclave, Jean, qu'il peut envoyer à la fosse d'aisance, à cinq shillings, du genre que des centaines de tels Jean sont dans le besoin et que le propriétaire d'esclave peut choisir n'importe lequel parmi des centaines de Jean et lui être un bienfaiteur en lui donnant la préférence, et lui permettant, plutôt qu'à un autre, de descendre dans la fosse d'aisance.

Les esclaves de nos jours ne sont pas seulement toutes ses mains d'usines et d'ateliers qui doivent se vendre au pouvoir de l'usine et du propriétaire de fonderie pour subsister, mais presque tous les travailleurs agricoles sont esclaves, travaillant, comme ils le font, sans cesse, pour faire pousser le maïs d'un autre dans le champ d'un autre, et le ramassant dans la grange d'un autre; ou labourant leur propre champs seulement pour payer à des banquiers les intérêts sur des dettes dont ils ne peuvent se débarrasser. Et esclaves aussi sont les innombrables valets, cuisiniers, portiers, servantes [ou femmes ou hommes de ménage], cochers, [« bathmen »], serveurs, etc., qui toute leur vie accomplissent les tâches les plus non naturelles pour un être humain, et qu'ils n'aiment pas eux-mêmes.

L'esclavage existe encore dans toute sa force, mais nous ne la percevons pas, comme en Europe à la fin du dix-huitième siècle l'esclave des serfs n'étaient pas perçus. Les gens de cette époque-là pensaient que la position des hommes obligés de labourer la terre pour leurs seigneurs, et les obéir, était une condition économique de la vie naturelle et inévitable, et ils ne l'appelaient pas esclavage. Il en est de même parmi nous ; les gens d'aujourd'hui considèrent la position des travailleurs comme étant une condition économique naturelle et inévitable, et ils n'appellent pas ça de l'esclavage.

Et comme, à la fin du dix-huitième siècle, les gens de l'Europe ont commencé petit à petit à comprendre que ce qui semblait jadis une forme de vie économique naturelle et inévitable – soit la position des paysans qui étaient complètement au pouvoir de leurs seigneurs – était injuste, erronée, et immorale et demandait un changement, aussi les gens d'aujourd'hui commencent à comprendre que la position de travailleur engagé, et de la classe laborieuse en général, qui semblait autrefois tout à fait normale et naturelle, n'est pas ce qu'elle devrait être, et exige un changement. (...)

L'esclavage des travailleurs à notre époque ne fait que commencer à être reconnue par les gens avancés de notre société; la majorité est encore convaincue que l'esclavage n'existe pas parmi nous.

Qu'est-ce que l'esclavage

« En quoi l'esclavage de notre temps consiste-t-il ? Quels sont les forces qui rendent des gens esclaves des autres ? Si nous demandons aux travailleurs en Russie et en Europe et en Amérique dans les usines et diverses situations où ils louent leur travail, dans les villages et villes, qu'est-ce qui les a fait choisir la position dans laquelle ils vivent, ils diront tous qu'ils y sont été amenés soit parce qu'ils n'avaient pas de terre sur laquelle ils pouvaient et auraient aimé vivre et travailler (ce sera là la réplique de la plupart des travailleurs Russe et de beaucoup d'Européens), ou qu'on exigeait d'eux des taxes, directes et indirectes, qu'ils ne pouvaient payer qu'en vendant leur travail, ou qu'ils demeurent à l'usine pris au piège par les habitudes les plus luxueuses qu'ils ont adoptées, et qu'ils ne peuvent gratifier qu'en vendant leur travail et leur liberté.

Les premières deux conditions, le manque de terre et de taxes, conduit les hommes au travail forcé; alors que le troisième, ses besoins croissants et non satisfaits, les y attachent et les y maintiennent.

Nous pouvons imaginer que la terre soit libérer des réclamations de propriétaires privés par le plan d'Henri George, et que, par conséquent, la première cause qui conduit les gens à l'esclavage – le manque de terre – disparaissent. En ce qui concerne les taxes, (outre le plan d'imposition unique), nous pouvons imaginer l'abolition des taxes, ou qu'elles soient transférées des pauvres aux riches, comme il se fait dans certains pays; mais dans l'organisation économique actuelle, on ne peut pas même imaginer un état de choses dans lequel des habitudes de plus en plus luxueuses, et souvent nuisibles, ne passeraient pas, petite à petite, aux classes plus basses, qui sont en contact

avec les riches, de même que l'eau passe dans la terre sèche, et que ces habitudes deviennent si nécessaires aux travailleurs que pour les satisfaire ils ne soient prêts à vendre leur liberté.

Ainsi cette troisième condition, quoiqu'elle soit volontaire – c'est-à-dire qu'il semble qu'un homme puisse résister à la tentation – même si la science ne reconnaît pas qu'il s'agisse là d'une cause de la condition misérable des travailleurs, est la cause la plus ferme et la plus inamovible d'esclavage.

Les hommes qui vivent près des gens riches sont toujours infectés avec des nouveaux besoins, et obtiennent les moyens de satisfaire ces exigences seulement dans la mesure où ils vouent leur plus intense travail à cette satisfaction. Ainsi les travailleurs en Angleterre et en Amérique, recevant parfois dix fois plus qu'il n'est nécessaire pour leur subsistance, continuent d'être des esclaves, comme ils étaient avant.

Trois causes, telles que les travailleurs l'expliquent eux-mêmes, produisent l'esclavage dans lequel ils vivent; et l'histoire de leur asservissement et les faits de leurs positions confirment que cette explication est correcte.

Tous les travailleurs sont amenés à l'état actuel et y sont maintenus par trois causes. Trois causes agissant sur les gens de différentes manières. L'agriculteur qui n'a pas de terre, ou qui n'en a pas assez, devra toujours aller en esclavage perpétuel et temporaire au propriétaire terrien, afin d'avoir la possibilité de se nourrir lui-même de la terre. S'il obtenait d'une façon ou d'une autre assez de terre pour se nourrir lui-même de son propre travail, de telles taxes, directes et indirectes, sont demandées de lui que pour pouvoir les payer il doit aller en esclavage.

Si pour échapper à l'esclavage sur la terre il cesse de cultiver la terre, et, vivant sur la terre d'un autre, commence à s'occuper d'un art, ou à échanger ses produits pour ce qu'il a besoin, alors, d'un côté, les taxes, et de l'autre côté la compétition des capitalistes produisant des articles similaires à ceux qu'il fait, mais avec de meilleurs instruments de production, l'obligent à aller en esclavage temporaire ou perpétuel à un capitaliste. Si travaillant pour un capitaliste il peut établir des relations libres avec lui, et ne pas avoir à vendre sa liberté, encore, les nouveaux besoins qu'il assimile le privent d'une telle possibilité. Ainsi d'une façon ou d'une autre, le travailleur est toujours en esclavage de ceux qui contrôlent les taxes, la terre, et les articles nécessaires à la satisfaction de ses besoins.

Les lois concernant les taxes, la terre et la propriété

(...) Est-il vrai que les gens ne devraient pas avoir l'usage de la terre quand elle est considérée appartenir à d'autres qui ne la cultivent pas ? (...)

Concernant les taxes, il est dit que les gens doivent les payer parce qu'elles sont instituées avec le consentement général, quoique silencieux, de tous, et sont utilisées pour les besoins publics à l'avantage de tous. Est-ce vrai ? (...)

Est-il vrai que les gens ne devraient pas utiliser des articles utiles pour satisfaire leurs besoins si ces articles sont la propriété de d'autres gens ? (...)

L'égalité du capitaliste et du travailleur et comme l'égalité de deux lutteurs quand l'un a les mains attachées et l'autre a des armes, mais durant le combat, certaines règles s'appliquent aux deux avec une stricte impartialité. Ainsi toutes les explications de la justice de la nécessité de ces trois ensembles de lois qui produisent l'esclavage sont aussi fausses que les explications données jadis sur la justice et la nécessité du servage. Tous ces trois ensembles de lois ne sont rien que l'établissement de cette nouvelle forme d'esclavage qui a remplacé la vieille forme. Comme les gens d'autrefois établissaient des lois pour acheter et vendre d'autres gens, et les posséder, et les faire travailler, et que l'esclavage existait, ainsi aujourd'hui, les gens ont établi des lois pour que les hommes n'utilisent pas la terre qui est considérée appartenir à quelqu'un d'autre, doivent payer les taxes qui leurs sont demandées, et ne doivent pas utiliser les articles considérés être la propriété des autres – et nous avons l'esclavage de notre temps. »

Ce que tout homme devrait faire

(...) « *Dites-nous quoi faire, et comment organiser la société, voilà ce que les gens des classes aisées disent habituellement.* »

Les gens des classes aisées sont si habitués à leur rôle de propriétaire d'esclaves que quand il y a des discussions sur l'amélioration des conditions des travailleurs, ils commencent tout de suite, comme nos propres propriétaires de serfs avant l'émancipation, à élaborer toutes sortes de plans pour leurs esclaves; mais ils ne leur vient jamais à l'esprit qu'ils n'ont aucun droit de disposer des autres, et que s'ils souhaitent vraiment faire du bien aux autres, la seule chose qu'ils peuvent et doivent faire c'est d'arrêter de faire le mal qu'ils font maintenant. Et le mal qu'ils font est très bien défini et très clair. Ce n'est pas seulement qu'ils utilisent le travail d'esclave obligé, et ne souhaite pas cesser de l'employer, mais qu'ils prennent aussi part à l'établissement et au maintien de cette contrainte de travail.

Les travailleurs sont aussi si pervertis par leur esclavage forcé qu'il leur semble pour la plupart que si leur position en est une mauvaise, c'est la faute des maîtres, qui les paient trop peu et détiennent les moyens de production. Il ne leur vient pas en tête que leur mauvaise position dépend entièrement d'eux-mêmes, et que s'ils souhaitent améliorer leur condition et celle de leurs frères, et non seulement que chacun fasse le mieux qu'il peut pour lui-même, la grande chose qu'ils doivent faire est qu'eux-mêmes cesse de faire du mal. Et le mal qu'ils font est que désirant améliorer leur situation matérielle par les mêmes moyens qui les ont amenés à être asservis (dans le but de satisfaire les habitudes qu'ils ont contractées), sacrifiant leur dignité et leur liberté humaine, ils acceptent des emplois humiliant et immoraux ou produisent des articles inutiles et nuisibles, et surtout, ils maintiennent les gouvernements, y prennent part en payant des taxes et par service direct, et ainsi se rendent eux-mêmes esclaves.

Pour que l'état des choses puisse être amélioré, et les classes aisés et les travailleurs doivent comprendre que l'amélioration ne peut pas être effectuée en sauvegardant ses propres intérêts. Le service implique sacrifice, et, par conséquent, si les gens souhaitent réellement améliorer la position de leur frères humains, et pas seulement la leurs, ils doivent être prêt non seulement à changer le mode de vie auquel ils sont habitués, et perdre ces avantages qu'ils ont eus, mais ils doivent aussi être prêt à une lutte intense, pas contre les gouvernements, mais contre eux-mêmes et leurs familles, et être prêts à souffrir la persécution pour la non-exécution des demandes du gouvernement.

Par conséquent, répondre à la question, Que devons-nous faire ? est très simple, et pas seulement défini, mais toujours au plus haut degré applicable et praticable par chaque homme, même si ce n'est pas ce qui est attendu par ceux qui, comme les gens de la classe aisée, sont fermement convaincus qu'ils sont attirés, pas pour se corriger eux-mêmes, (ils sont déjà bons), mais pour enseigner et corriger les autres; et par ceux qui, comme les travailleurs, sont certains qu'ils ne sont pas responsables (mais seulement les capitalistes) pour leur mauvaise position présente, et pensent que les choses peuvent être replacées seulement en prenant des capitalistes les choses qu'ils utilisent, et s'arranger pour que tous puissent utiliser ces commodités de la vie qui ne sont utiliser maintenant que par les riches.

La réponse est très défini, applicable et praticable, car elle demande l'activité de cette personne même sur laquelle chacun de nous a un pouvoir réel, légitime et incontestable – soi-même – et il consiste en cela, que ***si un homme, qu'il soit esclave ou propriétaire d'esclaves, souhaite vraiment améliorer non seulement sa propre position, mais la situation des gens en général, il ne doit pas faire ces choses qui l'asservissent ainsi que ses frères.***

Source :

http://fr.wikisource.org/wiki/L'Esclavage_de_notre_temps

RÉSISTANCE71 – Le 4 octobre 2017

Une des raisons pour laquelle Tolstoï a souvent été crédité du titre “d’anarcho-chrétien” se trouve dans ce court texte ci-dessous, publié en 1908. Les deux termes sont absolument antinomiques, mais on peut concevoir une approche de la source chrétienne (la parole du personnage mythologique appelé Jésus Christ) sous l’angle de Tolstoï. Cette minorité de chrétiens là au moins, ne mettent pas le feu aux gens qui ne pensent pas comme eux... Ce qui est tout à leur honneur, mais ils sont si peu nombreux.



S’affranchir et de la pseudo-religion et de la violence étatique

Léon Tolstoï

Extrait de “La loi de la violence et la loi de l’amour”, publié en 1908

La doctrine chrétienne dans son sens véritable, qui affirme que l’amour est la *loi suprême*, et n’admet en aucun cas la violence, correspond si bien au cœur humain, donne une telle garantie de liberté et de bonheur, si indépendant de tout désir, qu’on penserait qu’elle aurait été acceptée à partir du moment où elle a été connue.

En fait, les hommes essaient de la réaliser progressivement, en dépit des efforts que fait l’Église pour cacher son sens véritable. Malheureusement, quand le sens véritable de la doctrine chrétienne a commencé à apparaître, la plus grande partie du monde chrétien était déjà tellement accoutumée à voir la vérité dans ses formes extérieures qu’il n’était plus possible de percevoir le sens exact de cette doctrine, ou son désaccord avec la situation existante. C’est la raison pour laquelle ***ceux qui ont plus ou moins bien compris la doctrine chrétienne devraient s’affranchir non seulement des formes mensongères du pseudo-christianisme, mais également de la croyance à la nécessité d’un état social basé sur la fausse religion de l’Église.***

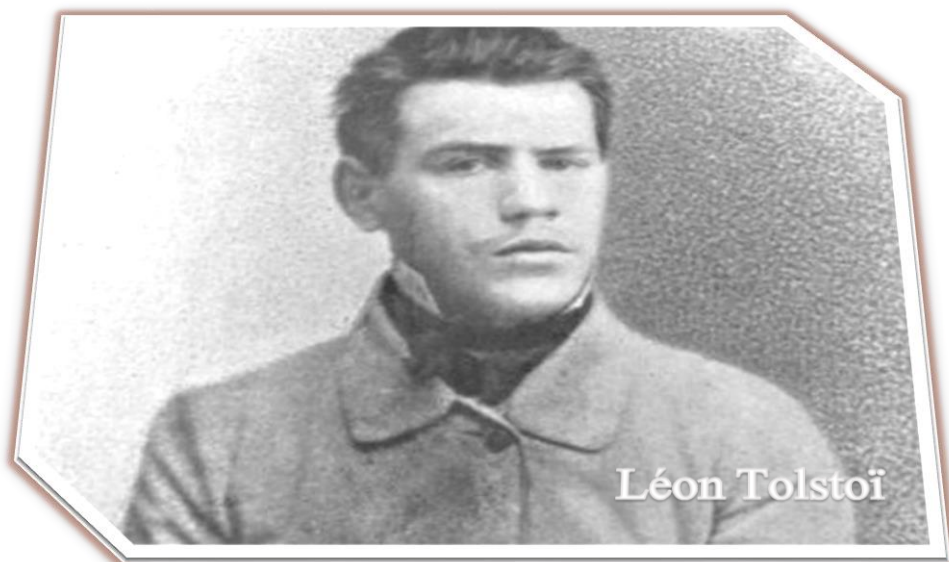
C’est ainsi que les hommes d’aujourd’hui, qui ont rejeté les dogmes, les miracles, la sainteté de la Bible, et d’autres articles de foi, sont incapables de se libérer de la fausse doctrine étatique qui, grâce au pseudo-christianisme, voile la véritable doctrine.

D’un côté la grande masse des travailleurs continue à pratiquer le culte par tradition, à croire à l’Église dans une certaine mesure et à croire aussi à un gouvernement étatique fondé sur la religion officielle, si contraire au vrai christianisme. D’un autre côté, les classes soi-disant éduquées ont pour la plupart abandonné la religion officielle depuis longtemps, et en conséquence ne croient pas au christianisme, mais ils continuent à croire, aussi inconsciemment que le peuple, à l’organisation étatique, qui a pour principe la violence, et qui a été établie par le même christianisme d’Église auquel ils ne croient plus.

Ainsi, ni les uns ni les autres ne peuvent concevoir aucune autre organisation sociale que celle qui est fondée sur la violence.

C’est vraiment cette foi inconsciente, cette superstition du monde chrétien, selon laquelle la violence est le principe indispensable à toute organisation sociale, qui constitue le principal obstacle à la doctrine chrétienne dans son sens véritable.

[https://fr.wikisource.org/wiki/%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_\(Tolsto%C3%AF\)](https://fr.wikisource.org/wiki/%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_(Tolsto%C3%AF))



Publié par **R71** ► <https://resistance71.wordpress.com/>

Version PDF par **JBL1960** ► www.jbl1960blog.wordpress.com